

Alexandrie à l'épreuve de la modernité



eux qui ont pour métier celui d'étranger connaissent par cœur toutes les nuances de la question : « D'où viens-tu ? » Cette question vient les frapper régulièrement comme un mal nécessaire. Selon les cas elle peut être sentie malveillante ou bienveillante, solidaire ou excluante, douce comme une caresse ou tranchante comme un sabre. Elle peut avoir aussi toutes ces nuances à la fois. Toujours est-il qu'elle n'est jamais innocente, elle se présente comme une épreuve au-delà de laquelle plus rien n'est pareil.

Heureux ceux qui sont en mesure d'y répondre, ceux qui sont sûrs de venir de quelque part. Pendant longtemps j'ai répondu à cette question par un « je ne sais pas » évasif, qui faisait croire à l'autre que je lui cachais la vérité, que le secret de mes origines était réservé à mes intimes. Pour éviter le malentendu, toujours prompt à surgir dans ces cas, je prenais soin d'ajouter que mes origines étaient fort complexes et que j'étais *vraiment* incapable de répondre précisément à la question. C'est là que je sentais monter l'angoisse chez mes interlocuteurs. Non content d'être d'ailleurs je me

payais le luxe de ne pas savoir d'où. Ou bien alors, devaient-ils penser, je ne les trouvais pas dignes de savoir où était planté mon petit clocher.

Pour couper court à ces quiproquos, j'ai pris l'habitude, comme on sort sa carte d'identité, de dire cette phrase du bout des lèvres : « Je suis né à Alexandrie, en Égypte ». Ouf ! Mon interlocuteur est rassuré. Je sens qu'il croit m'avoir enfin cerné. On peut alors parler d'autre chose. Mais, par devers moi, je garde cette amertume d'avoir encore une fois décliné une fausse identité, encore une fois cédé à l'angoisse de quelqu'un qui, lui, est sûrement né quelque part.

N'allez pas croire que je renie mes origines ou que je boude d'une quelconque façon sur la branche dont je suis issu. Au contraire, j'aime ma ville natale comme on aime une mère que le temps n'a pas ménagé, avec tendresse et nostalgie. Mais je dis qu'elle ne contribue pas à me définir et que, si elle dessine quelques signes de mon identité, c'est d'une façon autrement plus complexe que celle de la simple filiation. Pour tout dire Alexandrie m'a fait naître dans la tourmente de l'altérité.



Allos anthropos

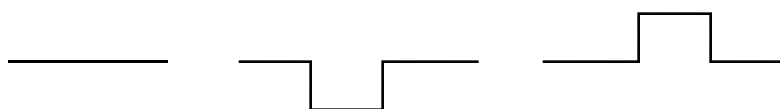
Alexandrie vient du grec *allos andros* qui signifie « l'autre homme ». Elle est autre aussi dans sa position géographique. Éloignée du Nil et de son delta, elle communique quand même avec lui par un canal. Bâtie sur une langue de terre qui sépare un lac de la Méditerranée, elle semble naître des flots tout en ayant des liens étroits avec l'*hinterland*. Pas tout à fait égyptienne ni tout à fait grecque, elle a toujours fait communiquer deux univers culturels très distincts : la terre égyptienne gouvernée par le Nil et la mer grecque.

Cette ville semble avoir hésité, sans jamais se décider, entre plusieurs alternatives. Jamais elle n'a pu se définir *dans* quelque chose. Toujours sur la frange entre le Nil, le désert, le lac, la mer, l'Égypte et la Grèce. Cette hésitation même contribue à la définir.

La vocation particulière de cette ville est, curieusement, le fruit d'une décision sciemment prise par son fondateur Alexandre le Grand, en 333 avant notre ère. Nous le savons grâce aux progrès récents de la géographie.

Un auteur du nom de McEvedy¹ a expliqué les raisons du choix du site d'Alexandrie ainsi que de toutes les villes grecques et phéniciennes de la côte méditerranéenne.

Il a postulé que tous les comptoirs grecs de la côte devaient se caractériser à un niveau topographique par des liens aussi importants côté mer que côté

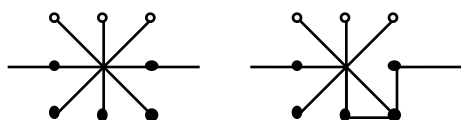


La côte rectiligne

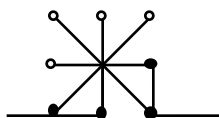
La baie

La presqu'île

terre. Il a ensuite imaginé que la côte pouvait se dessiner sous la forme de créneaux. Trois formes côtières sont alors possibles,



Sur une côte rectiligne et dans une baie les liens d'un point donné avec la terre sont plus nombreux que ceux tournés vers la mer.



3 liens maritimes et 5 terrestres

Il en est autrement de la presqu'île, où le nombre de liens des deux sortes sont égaux.

4 liens maritimes et 4 terrestres

Il a ensuite pointé sur la côte méditerranéenne les sites respectant cette règle topographique. Chacun d'eux correspondait à un comptoir grec ou phénicien de l'Antiquité.

C'est dire que ces villes comptoirs étaient sciemment conçues pour faire communiquer la terre et la mer. La Méditerranée grecque, lieu de circulation des marchandises et des idées, communique à travers Alexandrie avec l'Égypte, elle aussi lieu de circulation à travers le Nil. Comme si deux membranes cellulaires se trouvaient jointes par deux ouvertures juxtaposées. On peut supposer que chaque objet, chaque idée traversant les deux ouvertures est alors emporté par le flot circulant voisin et intégré à lui.

La condition même de ce passage est la dualité ou l'incertitude qui pèse sur une ville. Entre mer et Nil, entre Grèce et Égypte, entre intérieur et extérieur, nul ne sait à quel monde elle appartient, et chacun peut dès lors l'imaginer sienne. Frontière entre deux univers, elle n'appartient ni à l'un ni à l'autre, et aux deux à la fois. Elle assume son incertitude en étant cosmopolite. Non pas comme Rome qui voyait affluer tous les peuples de son empire — Alexandrie ne fut la métropole d'aucun empire, sinon peut-être celui de la séduction des idées et de la culture — mais comme centre de commerce et d'échange. Tous les peuples s'y côtoyaient : Égyptiens, Grecs, Juifs, Levantins, Romains, Assyriens ; toutes les disciplines de la pensée y fleurissaient : astronomie, médecine, philosophie, histoire, théologie.

Alexandrie a assumé l'incertitude de sa condition pendant 23 siècles avec des fortunes diverses. Elle voit se succéder Romains, Byzantins, Arabes, Mamelouks, Turcs, Britanniques. Indifférente à l'histoire, elle lui oppose la dualité de sa géographie. Elle connaît la valeur des services qu'elle peut rendre à ses maîtres et ne s'émeut nullement de leurs vicissitudes.

Tout ceci jusqu'au milieu du ^{xx}e siècle. Date à laquelle ce vieux monde, si imprégné d'histoire plusieurs fois millénaire, s'est écroulé par pans entiers. Alexandrie et tout ce qui l'environnait de l'océan Atlantique au golfe Persique s'est mis à brûler d'un feu apocalyptique qui sentait fort le pétrole.



N'être dans l'Histoire

C'est là que, faisant preuve d'assez peu d'à-propos, je me suis décidé à naître. Trois ans après la guerre de 48, un an avant la révolution de 52, 5 ans avant la guerre de 56, je me demande quelquefois si, l'ayant su j'aurais quand même maintenu ma décision de venir au monde. Toujours est-il que j'ai assisté médusé et aux premières loges, à un chapelet ininterrompu de guerres, de morts et de révolutions qui ont mis à rude épreuve cet esprit scientifique dont, heureusement, j'avais pris soin de me munir en débarquant.

Certes, je ne me posais pas toujours les bonnes questions et il me fut assez difficile de trouver une réponse satisfaisante à celle, voltairienne, que je me posais le plus souvent : « comment peut-on être aussi fou ? » Cette attitude, pour le moins touristique devant le monde, m'a néanmoins préservé de la tentation d'y participer trop activement, ce qui m'eût assurément coûté la vie.

Puis au fil des années, après bien des tâtonnements et des errances, j'ai commencé à voir un peu plus clair dans cette folie, dans cette démesure de la folie qui secouait cette région dans laquelle j'avais vainement essayé de vivre, voire de survivre. Il fallait s'accrocher, les baffes, les balles, mortelles venaient de partout, imprévisibles. Mais un jour dans un geste d'une grande sagesse et dont je me félicite encore aujourd'hui, je ne me suis plus accroché. Je suis parti, parce que contrairement au proverbe, cette fois, partir c'était survivre un peu. J'ai pris du recul comme on dit, un sacré recul. Le recul d'un canon qui m'a projeté par-dessus l'Atlantique, à Montréal.

Et puisque nous sommes dans les proverbes, celui-ci s'appliquait particulièrement bien : *primum vivere deinde philosophari*. J'avais survécu, j'ai philosophé. Et c'est grâce à la psychanalyse d'abord, à la métaphysique ensuite que j'ai pu mettre un peu d'ordre dans cet ouragan dévastateur.

La question qui s'est lentement dégagée était de savoir pourquoi, tant l'occupation israélienne que la surdité occidentale, que la modernité elle-même, se conjoignaient pour détruire les bases mêmes de l'identité du monde arabe. Il y a une réponse facile à cette question qu'on peut trouver à condition de succomber à la tentation paranoïde. Celle de dire que les

Occidentaux et les Israéliens sont des ordures qui nous veulent du mal et que la modernité est une aventure fort dangereuse de laquelle il faut absolument se garder. C'est l'analyse intégriste. Je dois avouer, *mea culpa*, que, faute de mieux, j'ai succombé quelques temps à la paranoïa mais, à ma décharge, ce fut avec circonspection, avec doute, avec incertitude. Le temps peut-être de dégager une réponse plus convaincante, moins appauvrissante pour l'esprit. Cette réponse fut métaphysique. Pour l'essentiel, la voici.



De l'aire et du temps

Dans la pratique subjective des peuples non occidentaux règne une notion particulière de l'espace-temps que beaucoup ont qualifiée de mythique. En ce sens que le temps n'y a pas une efficace particulière. Coexistent dans la conscience collective aussi bien des récits mythiques que des événements historiques ou des problèmes actuels criants. Le passé, aussi long et mythique soit-il, se conjugue dans un présent baigné d'innocence (innocence s'opposant ici à responsabilité et, par suite, à conscience). Le présent n'est pas essentiellement différent du passé, il est sa continuation naturelle. Il n'est pas de ce fait la source d'une responsabilité particulière sinon celle de poursuivre l'actualisation ou la modulation d'un système symbolique, habituellement religieux, qui sert de référence absolue.

L'Occident appelle ce système la tradition dans la mesure où, pour lui, le futur a des exigences beaucoup plus impératives que le passé et s'oppose à lui. Dans un espace-temps mythique, l'idée de tradition n'a pas du tout le même sens. Elle se présente comme un système de valeurs par lequel on ne peut pas ne pas passer à moins de s'exclure radicalement du groupe social. On pourrait comparer cette idée à celle qu'en Occident on se fait de la langue. Il est aussi obligatoire d'utiliser la langue d'un groupe social donné à moins d'en parler une autre ce qui provoque évidemment la migration hors du groupe².

Dans un espace-temps mythique, l'espace a une qualité particulière qui le rend très différent de celui que l'on conçoit en Occident. L'espace est d'abord essentiellement habité. Il fait donc toujours référence à une personne ; que celle-ci soit humaine ou mythique. De ce fait il est facilement disparate (en Occident on dirait morcelé mais ici le mot est trop fort puisqu'il postule déjà un futur unitaire). Enfin l'espace et le temps ne

sont pas nettement distingués. La raison en est bêtement concrète : pour se rendre d'un point à un autre, ça prend du temps et même si, par des moyens magiques comme le tapis volant on peut grandement écourter ce temps, il reste que chaque point de l'espace est dans l'ignorance de ce qui se passe dans l'autre et vit sa propre histoire indépendamment de lui.

Il serait préférable de nommer cet espace-temps mythique : « ER » mythique. « ER » condense phonétiquement l'ère comme étendue de temps et l'aire comme surface spatiale. « ER » pourrait ainsi représenter le fait que le temps et l'espace ne sont pas logiquement distincts.



Le choc incident

C'est dans ce contexte que va prendre place l'intervention de l'Occident. Elle fut traumatisante pour de multiples raisons. Celle dont je vais traiter ici est d'ordre métaphysique, elle concerne la modification de l'espace-temps chez des peuples qui n'y étaient nullement préparés. Ces peuples ont été projetés dans un nouvel espace-temps sans les balises nécessaires pour s'y repérer.

La modernité est assurément le facteur majeur de mutation de cet espace-temps. Elle introduit dans la praxis collective un événement qui, jusqu'alors était impensable : la simultanéité. La radio, la télévision, le téléphone dressent un réseau communicatif à l'intérieur duquel chaque individu est synchronisé avec tous les autres. Chaque point de l'espace, chaque individu qui s'y trouve, ne peut ignorer les événements de tous les autres points. Comme un vase communicant universel la communication unifie l'espace jusque-là disparate dans une histoire commune. Dans ce nouvel univers on ne peut plus ne pas communiquer, se retrancher sur soi, avoir sa propre histoire intime.

Il y a là un net rétrécissement de l'espace en convivialité obligatoire, mais aussi et surtout une brisure du temps. Le flux diachronique et polymorphe des histoires locales est coupé par l'uniformisation synchronique. Coupe histologique dans le tissu de l'être social, elle scande décisivement la continuité éternelle du temps et le détermine comme discret. L'expérience,

jusque-là innocente, de la temporalité devient sensible, consciente, voire douloureuse. La composante temporelle, jusqu'alors intriquée à l'espace, se révèle comme libre et universelle dans son déploiement. Telle une fonction mathématique à deux variables dont on aurait rendu constante une des variables pour estimer le déploiement de l'autre, l'espace apparaît tout nu et orphelin du temps.



Présents à la géographie

Le présent instantané et synchronique surgit comme pôle majeur de la conscience sociale accompagné de son substrat, l'espace dénudé, devenu géographique. Par un effet rétroactif, le temps refoulé par la synchronie n'est plus, en tant que passé, que le prétexte du présent. La praxis historique innocente de ces peuples devient conscience géographique responsable. Responsable du passé, de la gloire passée, tout à coup perdue. L'Histoire comme récit vient prendre la place de cette perte. L'Histoire apparaît donc ici comme effet de l'instantanéité du présent et comme éloignement, mise à distance, d'un passé qui jusqu'alors avait été continuellement contemporain.

Conscience géographique donc, ayant perdu tous ses repères traditionnels et enfermée dans un présent réifiant. Le passé historique étant perdu, il ne lui reste plus qu'à soutenir un avenir géographique où tous les signes de l'identité seront liés au contrôle de l'espace. D'où la nécessité qu'il soit ethniquement, religieusement, ou linguistiquement homogène. La praxis symbolique et mythique révolue cède le pas à une identité qui s'aplatit sur un territoire géographique, c'est-à-dire non habité par l'humain, le divin ou le mythique. Il devient impératif que l'identité s'associe à un espace dans l'espoir, tout à fait illusoire du reste, qu'elle retrouve une signification irrémédiablement perdue.

Dans tout ce processus extrêmement tragique il faut compter avec la présence de l'autre occidental. Il apparaît comme le *maître* d'œuvre de la mutation, celui qui la confirme, la maintient, l'incruste. Il devient la cause de la perte de l'espace-temps mythique et donc de la perte de l'identité. Cette dernière, devenue géographique, doit être récupérée *contre* lui. Il est l'envahisseur, le colonisateur, qu'il faut bouter hors les murs. Dans

certaines circonstances il peut paraître plus bienveillant ; il y a des décolonisations qui se sont réalisées à l'amiable. Il reste que c'est lui qui dispense, refuse, ou consent à lâcher l'espace géographique identitaire. Il est immédiatement concerné dans cet espace pour s'en être emparé au moins pour un temps.

Telle est donc la conception que je me suis forgée pour comprendre la folie des hommes. Elle reste la seule à expliquer la dimension irrémédiablement imaginaire du politique tout en restant hors de lui. Elle dessine la conscience collective moderne comme scansion temporelle refoulante qui efface la valeur présente du système symbolique et le renvoie loin derrière cette intense conscience imaginaire du présent, le ravalant ainsi au rang de souvenir. Cette conception m'a aussi permis, cela va sans dire, de comprendre l'écroulement d'Alexandrie.



Elle meurt à la fin

Cette ville était prise dans une géographie de l'incertitude entre terre et mer, entre l'Égypte et la Grèce. Elle n'a plus sa place dans un espace identitaire qui est forcément clos³. Cet espace ne tolère pas d'incertitude à sa frontière. Il lui faut savoir si chaque point de sa frontière est homogène à lui ou non. Il interdit l'incertitude et la somme de se déterminer. Alexandrie s'est soumise. Quelques années ont suffi pour effacer une histoire plus de deux fois millénaire. Toutes les communautés non ethniquement égyptiennes se sont embarquées vers des cieux plus cléments. L'altérité d'Alexandrie a ainsi pris fin.

Alexandrie n'était pas seule concernée. Tout le Moyen-Orient s'est mis rapidement à se craqueler. Toutes les incertitudes, tous les lieux de passage intercommunautaires ont été menacés. À chaque fois que s'effondrait une incertitude naissait une nouvelle frontière. Ce sens légendaire de la négociation et de la conciliation des Levantins n'avait soudain plus aucune prise sur la réalité. Seule comptait la terre comme expression aliénée de l'identité. Mars, dieu de la guerre, s'est alors amusé impunément comme un petit fou, créant et déplaçant sans cesse des frontières. Les flammes ont tout embrasé, la région n'est plus qu'un amas de cendres, habitée par une population errante et désabusée.



Silence ! On répète.

C'est que lorsqu'un peuple rentre soudain dans l'espace-temps historique sans y être préparé, qu'il perd les balises de ses mythes constitutifs, il se trouve certes fasciné par sa conscience géographique mais surtout saisi par un terrible silence intérieur. Il ne s'entend plus vivre, il ne s'entend plus penser, il ne s'entend plus être. Plus que jamais il a besoin de l'écoute de l'Autre, que celui-ci lui restitue sa parole perdue. Malheureusement l'Autre a disparu dans les décombres de l'histoire, et il ne reste plus que l'autre occidental, qui est aussi sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Et la quête de soi devient insistance toujours déçue, puis frustration. La polarisation imaginaire s'accroît dans des proportions démesurées à travers des revendications « légitimes et inaliénables », sans qu'aucune intervention de l'Autre introuvable ne vienne y mettre un terme ou, au moins, une limite. La castration symbolique est impossible. Sa seule chance d'opérer est dans le réel. Les armées les plus (im)puissantes du monde s'y aventurent dans l'espoir de relâcher la tension, de contrôler l'intolérable irritation.

Une fois brisée à coups de gadgets électroniques flamboyants, celle-ci ne manque pas de resurgir ailleurs comme un symptôme. Tout le monde y passe à son tour comme pour la grippe en hiver ; l'Égypte, les Palestiniens, le Liban, l'Irak, la Lybie, l'Algérie, et j'en passe. Et le même cycle se répète identique à lui-même : la revendication insistante, répétée, l'absence de compromis possible, l'horreur de l'intervention armée, enfin le calme relatif et déprimé de ceux qui n'ont rien appris et ne peuvent rien apprendre de l'affreuse douleur qu'ils viennent de vivre.

Dans ce passage de l'ÊR mythique à l'espace-temps historique où se scindent l'espace et le temps et où les différences se déterminent en oppositions contradictoires, il y a perte de l'Autre comme encadrement de la vie psychique et sociale. L'autre surgit alors comme maître et, surtout, reflet d'une conscience géographique vide de contenu.

Ce passage n'est pas l'apanage des peuples du Moyen-Orient. D'autres peuples ont traversé l'épreuve avec un certain succès pour ce qui est en particulier des Occidentaux. C'est que l'entreprise fut le fruit de leur

propre initiative et ils ne s'y sont engagés qu'une fois sûrs d'y être suffisamment préparés. Encore que les multiples soubresauts qui ont permis à l'Occident de s'inscrire dans la modernité n'ont pas toujours été dépourvus de violences dont le prix humain a souvent été élevé.

Il n'en reste pas moins que l'Occident a réussi à construire des systèmes symboliques postérieurs à sa mutation, pour la plupart marqués par le principe de Raison. C'est ce qui lui a permis d'assumer sa mutation sur le mode subjectif, la rendant ainsi productive et relativement apaisante. Même s'il est vrai que ces systèmes symboliques n'ont pas toujours été à la hauteur de la situation et qu'il leur soit arrivé de se faire submerger par des systèmes symboliques plus archaïques. Comme en Allemagne nazie où le système républicain laïc s'est laissé détruire par un système ethno-religieux dont les concepts majeurs sont antérieurs à la modernité.



Le sujet a des raisons...

La psychanalyse est étroitement concernée dans cette mutation. Elle est issue de la modernité et se réclame du principe de Raison au même titre que les autres sciences. Cependant, à la différence de celles-ci, elle a su s'en démarquer en reconnaissant qu'ailleurs, au sein de la subjectivité et dans les processus malencontreusement nommés primaires, ce n'était plus ou pas encore ce principe qui commandait. Mieux encore, elle a su repérer les conditions ainsi que les modes de traversée de l'un à l'autre de ces univers logiques.

Issue de la modernité, la psychanalyse suscite néanmoins une résistance non négligeable dans le monde occidental. Il supporte mal qu'usant du principe de Raison, elle le trahisse et le discrédite en affirmant qu'il n'est plus le lieu de la subjectivité mais celui de la fausse apparence. On peut comprendre que ceux qui se sont entièrement investis dans le principe de Raison supportent mal qu'on dévalue l'air qu'ils respirent.



Elle n'y est pas sans Raison

Ce qui est difficilement compréhensible, en revanche, c'est que dans les pays non occidentaux qui pourraient grandement bénéficier de la

psychanalyse pour retrouver et restaurer leur univers symbolique perdu, celle-ci est totalement inexistante. Il y a là un problème important dont il faudrait, au moins, saisir quelques éléments. Plusieurs arguments ont été avancés pour comprendre le phénomène :

D'abord, que la psychanalyse est une technologie de luxe que ne peuvent se payer les pays pauvres. C'est certainement un argument qui a une certaine valeur. Le traitement psychanalytique est associé à des modalités de paiement qui peuvent paraître prohibitives dans des contrées où souvent le minimum vital n'est pas assuré. En revanche, il arrive que l'idéologie psychanalytique se diffuse en Occident dans des milieux où la technique n'en est pas du tout pratiquée. Ce n'est même pas le cas dans les pays non occidentaux. Alors qu'elle est très présente dans les pays d'Amérique latine qui, tout en étant relativement « pauvres », n'en sont pas moins occidentaux.

Un autre argument est de dire que la psychanalyse n'est présente que dans les pays gouvernés par des États de droit. Il est vrai que dans la plupart des États dits tels la psychanalyse a une certaine présence. Néanmoins, outre les implications péjoratives qu'implique une telle appellation pour les États qui ne le seraient pas, on distingue mal le rapport de cause à effet entre les deux phénomènes. Et l'affirmation relève plus de la corrélation statistique que d'une véritable élaboration du problème.

Enfin, le troisième argument consiste à dire que la psychanalyse, au même titre que les technologies modernes, a du mal à s'exporter vers des pays qui n'ont pas encore pleinement embarqué dans la modernité. L'idée me paraît très valable encore qu'elle explique mal ce qui rend ces pays si rétifs à la technologie et à la psychanalyse, en dépit des bénéfices qu'ils savent souvent pouvoir en tirer.



L'introspection tranche la question

Je crois que le passage de l'ÊR mythique à l'espace-temps historique peut constituer un élément éclairant de ce problème. Le fait que la psychanalyse soit issue de la modernité, et en dépit du fait qu'elle ne s'y soit pas entièrement insérée, l'a marquée profondément. Cette filiation se signe

surtout dans la technique par le fait que l'analysant soit tenu, durant tout le cours du traitement, de pratiquer une certaine forme d'introspection.

Il faut bien se rendre à l'évidence que l'introspection est loin d'être une pratique spontanée et universelle. Elle nécessite au minimum un niveau assez élaboré de spécularisation dont ne sont pas capables les enfants par exemple. Encore moins ceux dont la culture a traité l'imaginaire, et donc le spéculaire, d'une façon différente de celle pratiquée dans le monde occidental.

L'Occident, à travers la modernité, a isolé l'imaginaire comme fonction spécifique de l'esprit dans la mesure où sa culture chrétienne était en accord avec une telle mise en exergue. Pour les peuples non occidentaux, cette isolation de l'imaginaire s'est opérée de façon tout à fait traumatique. Car, non seulement c'est la modernité qui la leur a imposé de l'extérieur, mais, de plus, leur univers symbolique n'était pas forcément d'accord avec sa cristallisation, et ce, pour des raisons qui peuvent être diverses. Ainsi, dans le monde sémitique ou musulman, l'imaginaire est, en soi, condamnable comme profanateur du sacré ; tandis que pour le monde hindouiste, c'est l'unicité de l'imaginaire qui bouscule un système symbolique où la multiplicité est de rigueur.

Toujours est-il qu'ailleurs qu'en Occident, la pratique de l'introspection se pare de tous les attributs de la violence traumatique. Un patient issu de ces zones culturelles peut très bien se sentir insulté, voire humilié, d'avoir à s'astreindre à une telle pratique.



Techniquement parlant

Le dispositif du divan a pour but de déjouer la captation imaginaire pour restaurer des parties perdues du symbolique. Imposer ce dispositif à des patients qui, justement de par leur culture, ont une longue pratique d'évitement de l'imaginaire, revient à ne pas reconnaître cette capacité chez eux et, par suite, le dispositif psychanalytique obtient un résultat opposé de ce pour quoi il a été fait ; il devient, tout bêtement, un apprentissage de l'introspection.

Mais la technique analytique n'est pas forcément liée au divan. Au cours de son histoire, bientôt centenaire, elle a connu des modifications. Elle a su s'adapter à une clientèle nouvelle sans se trahir. En particulier avec les enfants, elle a articulé des modalités techniques tout à fait originales là où le divan était inapproprié.

Chaque modalité technique insiste sur un aspect ou l'autre de la révélation de la vérité inconsciente. Avec le divan, l'adulte occidental, à partir d'une position moïque (presque) pleinement assumée, révèle par lui-même sa vérité dans la cure. Avec l'analyse d'enfants, c'est à l'analyste de mettre en mots le matériel brut, c'est à lui que revient le plus souvent la tâche d'articuler verbalement la vérité de l'enfant.



En deça du miroir

Pour l'adulte non occidental il faudrait aussi articuler des modalités techniques adéquates. Celui-ci adopte rarement une position moïque avérée. Les rares fois où ce cas de figure se présente, c'est qu'il est *devenu* occidental et qu'il s'est complètement coupé de son milieu. Mais dans la plupart des cas, il s'inscrit dans son milieu communautaire et familial et demeure sans cesse en présence du système symbolique qui en codifie le tissu. Il connaît les rituels et les règles qui organisent sa vie communautaire et familiale et n'a donc absolument pas besoin de les *redécouvrir*.

Par ailleurs il ressent l'aventure moïque comme une dangereuse tentation dans laquelle il se sent pris malgré lui. Il la conçoit le plus souvent comme l'urgence de renoncer à son système symbolique communautaire. L'équivalent d'une migration hors de lui-même et, fréquemment, hors de sa patrie.

Son cheminement est exactement à l'inverse de l'adulte occidental. L'un veut renoncer à un système symbolique pour se conformer à des exigences moïques qu'il saisit encore mal, tandis que l'autre veut se défaire d'impératifs moïques trop prégnants pour retrouver un système symbolique familial oublié.

L'adulte non occidental vit *dans* un système symbolique dont les règles lui sont continuellement formulées dans son environnement. Il n'a pas

spécularisé sa place dans cet environnement et sa position subjective dans son système symbolique. Il ne se présentera pas muni d'un symptôme à comprendre mais, plutôt dans l'urgence d'une action à accomplir. Il veut être éclairé dans son action et non pas compris dans son symptôme. Sa demande est technologique plutôt que théorique. Ce n'est pas une demande de savoir mais une demande de savoir-faire.

Ces patients m'ont insensiblement amenés à développer une technique particulière d'intervention qui se rapproche de ce qu'on pourrait appeler un commentaire de vie. Il s'agit de révéler, dans la situation de vie qui m'est apportée par le demandeur, autant son propre désir que le désir de ceux qui y sont également impliqués. Ce commentaire doit se faire dans l'urgence de la situation et ne supporte pas d'être remis ; un peu comme on agirait en situation de crise. Ce type de commentaire ne présente pas en soi de sérieuses difficultés, surtout lorsqu'on a développé la technique avec les enfants, où il faut parler le désir dans l'urgence d'un jeu.



Le souci de surseoir

Ce qui pose problème dans ce dispositif c'est que dès qu'on y déroge un tant soit peu pour s'aventurer dans un dispositif plus classique où l'imaginaire spéculaire est impliqué (psychothérapie ou analyse), on rencontre la mort sous des formes diverses. Comme un impossible jamais atteint mais, toujours, singulièrement attrayant, la mort bloque toutes les avenues vers la spécularisation. Sa menace pèse constamment.

On ne sait pas dans quel registre elle va frapper. Symbolique, elle signifiera l'abandon du système traditionnel familial ; imaginaire, elle impliquera l'impensable mort de Dieu ; réelle, enfin, elle peut frapper lors de sanglants combats ou lors de maladies ou de suicides inattendus. Quoi qu'il en soit, il faut traverser le seuil de la mort comme une obligation indéfiniment remise.

J'ai longtemps été intrigué par cette étrange accointance entre la spécularité et la mort. Certes, l'image humaine aussi bien que la spécularité sont des tabous importants au Moyen-Orient qu'il n'est pas bon de transgresser. Intuitivement, dès l'origine j'ai appris à respecter cette limite en évitant de

laisser s'introduire l'introspection dans le traitement. Cette référence à la tradition ne suffisait pourtant pas à expliquer l'étrange insistance de la mort.

Je savais aussi par ailleurs que l'introspection — « je pense que je pense, donc je suis » — était à la base de la modernité occidentale ; que la conscience de soi, à la base de la subjectivité psychologique, n'avait que quelques siècles d'existence et ne touchait que l'univers occidental cartésien. Si on pouvait mesurer la conscience de soi on découvrirait, pour sûr, combien cette denrée est rare en Orient.

Je savais, enfin, comment la modernité continue d'être terriblement traumatisante pour les Orientaux. Impératif auquel il leur faudra *sacrifier* nécessairement, un jour ou l'autre, ils feignent de l'ignorer en remettant indéfiniment leur engagement dans cette aventure pourtant déjà largement entamée. Figés au seuil de leur avenir, coupés de leur passé, ils ne se décident pas à avancer par crainte de... quoi ?



Isaac contre Œdipe

Après avoir longtemps rôdé autour de ces problèmes, la solution qui vient nouer ces éléments épars pour les transformer en un tout cohérent, s'est imposée presque d'elle-même. Il s'agit d'œdipe. Mais d'un œdipe qui présente des difficultés plus sérieuses qu'à l'accoutumée. D'abord parce que le père traditionnel est discrédité de par son appartenance à une culture dépassée. L'œdipe se redéploie par conséquent avec le père technologique occidental. Ce qui a pour effet de forcer très souvent l'abandon du système symbolique d'origine pour adopter celui de l'Occident. Ensuite parce que cet œdipe, au lieu de se symboliser par un simulacre de la mort comme le commande le système symbolique traditionnel, avec le sacrifice d'Abraham par exemple, doit traverser la version occidentale, plus radicale, du mythe où la réalité de la mort est nettement plus évidente, voire quelquefois exhibée à dessein en la personne du Christ.

Sacrifier à la modernité devient dès lors une tâche démesurée dont la part la plus ardue revient à reconnaître la réalité de la mort comme le prescrit le système occidental sans que, pour autant, cette mort n'advienne dans la réalité. La civilisation sémitique a muté avec la période abrahamique qui

scelle la décision de nier la mort du fils, c'est-à-dire de mettre fin à l'horreur de la tradition de l'infanticide. Depuis ce jour dans le système symbolique oriental la mort n'apparaît plus que par allusion ou métaphore. Elle n'apparaît jamais représentée dans son horreur de chair meurtrie. Du reste la chair humaine n'est pas représentable.

Comment une civilisation basée sur la négation de la représentation de la mort peut-elle se résoudre à laisser pénétrer dans son système symbolique des représentations radicales de celle-ci, en l'occurrence la version occidentale de l'œdipe ? À un niveau individuel cette question devient : « comment concevoir la mort imaginaire du père sans laisser s'écrouler tout un édifice psychique qui s'y oppose foncièrement ? »



Abraham mort ou vif ?

Il n'y a pas, pour l'instant, de solution satisfaisante à cette incessante négociation avec la modernité et la mort que rencontre l'adulte oriental. Il y a néanmoins quelques avenues qui se dessinent petit à petit et qui méritent d'être explorées plus avant. L'une d'elles consiste à épingleur un événement particulièrement horrible pour en faire le signifiant de la mort imaginaire du père. Cette solution a le mérite de circonscrire un signifiant sans nécessairement l'introduire dans le système symbolique.

L'autre solution, plus réfléchie, serait d'aborder la modernité et la mort du père à partir du système symbolique actuellement en déroute. Cette démarche, plus longue et plus tortueuse, aurait cependant le mérite d'apporter une solution plus prometteuse au problème ; solution tout à fait différente de celle entreprise par l'Occident puisqu'elle serait forcément beaucoup plus symbolique qu'imaginaire. Elle contribuerait à renouveler une problématique qui, même en Occident n'a pas évolué depuis plusieurs siècles. Encore faut-il la construire.

Cliniquement parlant, c'est cette dernière option qui se révèle la plus rentable. Elle contribue à réintégrer les problèmes posées dans le système symbolique et dans la langue d'origine. Les difficultés sont ainsi, en quelque sorte, métabolisées dans un système qui, même discrédité, n'en continue pas moins à être très prégnant. Certes, jusqu'à présent, au

Moyen-Orient, mourir vaut toujours mieux que tuer le père, mais de s'interroger sur la mort du père est déjà un pas vers une solution éventuellement originale de l'œdipe oriental.

Un ami m'a obligeamment fait remarquer à la lecture de ce texte, que ces problèmes avaient, curieusement été abordés par l'inconscient de Freud dans un moment inaugural de la psychanalyse puisqu'il s'agit de l'oubli du nom « Signorelli » qui ouvre la « psychopathologie... » Pour les Turcs de Bosnie — dont on connaît les malheurs militaro-sexuels actuels —, il vaut mieux mourir plutôt que d'avoir des problèmes d'ordre sexuel. Pour eux, en somme, la castration paraît plus dangereuse que la mort. Un peu comme ce personnage d'un conte de Maupassant⁴ qui préfère se donner la mort plutôt que d'affronter un rival en duel.



NOTES

1. *The Penguin Atlas of Ancient History*, New-York, Colin McEvedy, 1967.
2. Ce n'est pas toujours la même partie de l'univers symbolique qui est déterminante dans le lien de solidarité d'un groupe social.
3. En mathématiques, un espace clos est un espace qui contient sa frontière.
4. *Contes du jour et de la nuit*, Paris, Gallimard, Folio, 1984, p. 115.